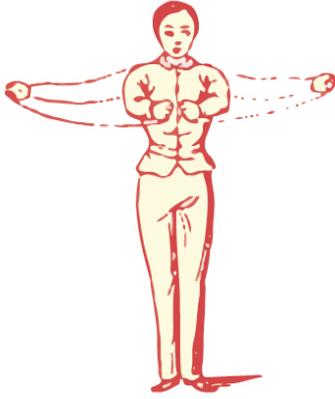


Le style ironique est une attitude

Philippe Lacadée



« Style ¹ », tel est le titre d'un microgramme de Robert Walser, lettre écrite à Otto Pick, datée du 29 avril 1925, que Walser recopia et envoya à des rédactions de journaux. On n'en retrouva jamais la version imprimée ni celle transcrite à la plume.

« Quiconque se comporte bien a du style », déclare Walser dans ce bref écrit, où il « avoue » qu'avoir « le sens du style est un vrai plaisir » et qu'il est bien placé pour le savoir « puisqu'il est bien connu que j'en ai un de style ² ».

Il précise « Le style est une chose que très peu de gens ont comprise, et qui demeure inexplorée ³. »

Avec « le style est une attitude », il indique comment son style ironique, son rapport au langage, lui ont imposé de faire de la beauté du son, de l'esthétique verbale une fonction ⁴.

Walser disait lui-même aimer « se mouvoir dans le style des petites choses quotidiennes » et parfois ridicules, sans intérêt pour d'autres ; il le fit à partir d'un style qu'il appela *Jetztzeitstil* « style-du-temps-présent », dans son roman *Le Brigand*. Il prend soin d'ailleurs, de marquer son rapport ironique à l'Autre du savoir, en l'écrivant en un seul mot, et en le mettant à chaque fois entre guillemets pour démontrer que l'Autre du temps présent, que la langue synchronique du temps présent ne sait rien.

Pour lui, cela ne venait d'aucune profondeur d'esprit, mais plutôt de la surface de la langue, telle que lui l'entendait lorsqu'il s'entendait dire les choses à voix haute. Ainsi, lui arrivait-il de se qualifier de personnage plutôt bavard voire verbeux, parce qu'en faisant ainsi, avec sa voix, résonner le langage, il avait alors le sentiment d'exister.

Walser était publié dans presque tous les quotidiens et revues de l'époque. Pendant plus de vingt-cinq ans, il s'appuie sur son trait d'ironie, que l'on peut qualifier comme un signifiant tout seul, qu'il veut inscrire dans ce qu'il appelle les « journaux qui eux représentent la culture du temps présent », soit là où se trouve pour lui le savoir qui s'établit quotidiennement. En retour, alors, il peut se nommer et recevoir de l'Autre son nom de *feuilletoniste*. Ce signifiant de feuilletoniste lui permet de se donner un nom en qualifiant ainsi son style d'écriture.

Ainsi, sous le célèbre trait du feuilletoniste qu'il était devenu, sachant que le lecteur anonyme attend de le lire, Walser trouve toujours à se caser, à se loger. Il écrit, dans *Mes efforts*, qu'il a « l'impression en ce moment délicieux pour moi, d'être le contentement en personne ». Là il ne se sent pas mis en danger par la demande trop intimante de l'éditeur, d'autant que sa « main développa comme une sorte de refus de servir ». Le feuilleton lui a permis de la reconquérir et il se « donne alors pour règle de se contenter de petits succès, des plus modestes ».

¹ Walser R., « Style », in *Territoire du crayon*, Paris, éditions Zoe, 2010.

² *Ibid.*, p. 43.

³ *Ibid.*, p. 41.

⁴ Cf. Lacadée Ph., *Robert Walser. Le promeneur ironique*, Paris, Cécile Defaut, 2010, Prix Œdipe des libraires 2011.

Son style-du-temps-présent le pousse à écrire la sonorité de *lalangue*, que lui seul a entendue et qu'il cherche à fixer, sous le trait du feuilleton : « Les sonorités jouent aujourd'hui, on ne sait quel rôle, contribuent à déterminer, peut-être à influencer. »

Il en témoigne de façon magistrale dans une autre lettre à Frieda Mermet datée du 26 décembre 1927 : « Cher ou bon marché, modeste ou prétentieux, c'est ce ou bien-ou-bien qui sévit à travers l'humanité comme une sorte de fièvre, et à vrai dire il en a toujours été ainsi, à cette différence près que, autrefois, on prenait ou l'on ressentait les questions comme quelque chose de naturel, alors que dans le temps-présent elles se voient soulignées, fortement, accentuées. Par exemple une place lucrative (*Stelle*) a pour l'oreille une parenté avec je vole (*Ich stehle*), et les sonorités jouent aujourd'hui on ne sait quel rôle, contribuent à déterminer, peut-être à influencer. Quiconque, où et de quelque façon que ce soit, est à la pointe (*Spitze*) deviendra quelque chose de pointu (*spitzig*) et pourrait être un voleur brigand (*Spitzbube*) ou quelqu'un qui aime les dentelles (*Spitzen*) qui sont importantes pour les femmes. »

C'est avec ses feuilletons qu'il va tisser l'habit, voire l'habitat ironique, de son rapport au monde. Dans cette lettre, s'entend aussi comment pour lui la sonorité de la langue, la contamination phonétique des mots soit son « style-du-temps-présent », déterminent le sens de sa pensée en influençant son enchaînement, sa promenade dans les mots.

On retrouve là ce qui sera la trame de son Roman du réel de la langue⁵ avec son style labyrinthique, puisque ce n'est pas le sens qui le guide, mais la sonorité du signifiant qui, dans un hors-sens, le fait passer de voleur, brigand à dentelles – incluant tout un faisceau de sens dans le son du mot, soutenant la solution de sa position subjective –, à devenir une gamine ou une servante en dentelles. Ce qui n'est pas d'ailleurs sans évoquer le dessin de son frère, d'un brigand très féminisé, recouvert de dentelles, qui avait tant fasciné Robert Walser adolescent.

⁵ Cf. Walser R., *Le brigand*, Roman du réel écrit à partir de microgrammes, Paris, Gallimard, 1994.